

Lydie Dattas

# La foudre



MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

NOONE, 1970, Mercure de France

LA NUIT SPIRITUELLE, 1994, Arfuyen

L'EXPÉRIENCE DE BONTÉ, 1999, Arfuyen

LE LIVRE DES ANGES, 2003, Gallimard

LA CHASTE VIE DE JEAN GENET, 2006, Gallimard

# LA Foudre



Lydie Dattas

# LA Foudre



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercur de France, 2011.*

Sur la façade aux cannelures roses du Cirque Rimbaud, une frise faisait galoper ses chevaux. Dans la nuit hivernale une foudre d'ampoules jaunes mouillait sa masse sombre. La directrice de cette université barbare était la vie, la matière enseignée, une joie ardente comme une théologie animale. Revenue en France pour faire de la philosophie, je lâchai tout devant cette yourte de pierre. Lasse de la mort moderne, je sus que je trouverais là une pensée de viande rouge. La grâce m'avait menée au seuil de ce royaume, les malédictions de mon grand-père me jetèrent à l'intérieur. Ce n'était pas un spectacle que je venais voir mais les derniers pharaons. Poussant la porte ruisselante de miroirs, j'entrai dans le Palais des illettrés.

Rivées au mur dans un cadre vieil or, les sombres têtes de penseurs cravatés des quatre frères Rimbaud toisaient la clientèle crédule. La dompteuse milliardaire éclatait de sang comme une publicité pour la vie. Derrière sa caisse en acajou, une vieille manouche au regard de loucheuse faisait craquer les billets entre ses mains crépitantes de diamants. Les badauds piétinaient dans la boue bleue du rêve. Plus prestigieuse qu'un absolu de parfumeur, l'âcre odeur d'urine et de citronnelle me déniaisa. Des rugissements d'hommes illuminaient le cœur des filles. Dans les coulisses les gitans paradaient avec la désinvolture de dieux incultes. La sensualité auréolant leurs têtes brillantines humiliait la mort. En me tendant mon billet, la bohémienne aux yeux de jungle prophétisa : « C'est vous qui épouserez mon fils ! » Son sort jeté elle m'oublia, me laissant avancer dans la file des imbéciles éblouis qui progressaient vers la salle, leurs yeux fracassés par la proximité du paradis.

Mon grand-père maternel naquit dans les flammes. Diaboliquement beau, il envoûtait les femmes avec des yeux moka qui promettaient un paradis de dément. Ayant conçu ma mère d'un coup de reins expert donné à une blonde vorace, il le lui fit payer tous les jours. À la naissance de l'enfant il la secoua par ses petits pieds mauves, jurant qu'il la tuerait. Il mourut à trente ans de la tuberculose. Tout en crachant un sang de jais il maudit femme et fille sur son lit de mort. Ses malédictions furent si noires que ma grand-mère ne put jamais les répéter à personne. Elle brûla en sanglotant tous les papiers de son mari mais ne put l'empêcher de léguer à sa fille la foudre de son âme.

Artiste jusqu'au bout de ses ongles de tigre, le possédé peignit d'un coup de patte rageur une embarcation sous l'orage. Sur les vagues déchaînées d'une mer d'onyx que les pieds phosphorescents d'un Christ ne calmeraient jamais, couraient des lueurs nègres. Ce tableau annonçait la tempête infernale qui s'abattrait un jour sur notre toit, colorant de teintes fuligineuses nos drames futurs. Mon grand-père jouait du violon avec la démonialité d'un Paganini, son jeu convulsionnaire hérissant les nerfs jusqu'au spasme. Le dos musclé de son instrument portait les striures fauves de son âme. On le vit, faune en frac, à la première du *Sacre du printemps*, flairant le sang frais du génie. Ma mère hérita de sa rage autant que de ses dons. Soulevée par la même énergie forcenée, elle avait tout comme lui une mer démontée dans le cœur. Nous en admirions chaque jour en tremblant le ressac sublime.

Comme à l'entrée d'une boucherie chevaline, une tête de cheval ailée éclaboussait d'or frais chaque vomitoire. La pourpre se ruait dans les coulisses comme le sang dans le cœur. Dans le couloir circulaire enflammé de miroirs dorés, la pression artérielle de Dieu était à son maximum. La ronde inquiétante des tigres dotait le cirque d'une ceinture de feu orangé. L'écurie aux boxes fracassés de paille jaune, le bar inondé par le Niagara des lustres, les loges laquées de rouge avec, gisant sur une chaise, la dépouille pailletée d'un costume encore fumant — tout gueulait la volupté. Je subissais le sort de l'ouvrier métallurgique tombé dans une cuve en fusion. Pour connaître l'éveil spirituel certains font le voyage aux Indes : j'allais au Cirque Rimbaud.

Une ouvreuse au col douteux me plaça dans une loge de bois rouge. À peine installée dans ce cadre antique, trois mille ans de civilisation s'évanouirent. La pensée qui me chaperonnait depuis toujours défit sa chevelure et s'assit à mon côté sur un trône de crottin doré. Les croupes neigeuses des chevaux qui valsaient en déféquant et les murmures extasiés des enfants m'émurent de vérité vivante. J'avais agonisé des siècles au fond d'un mouvoir savant : la naïveté du spectacle me vengeait des carcérales années d'études. La panthère noire promenait sa luxueuse fourrure de chez Dieu. Le crottin sortait plus royalement des fesses du cheval que les phrases du cerveau d'un lettré. Conciles d'ours blancs, messes de tigres jaunes, communions aériennes : cette poudrière de poésie attendait son étincelle. Levant la tête vers la coupole je contemplai l'immense vélum aux quartiers multicolores émus de souffles chauds. J'étais à l'intérieur d'une *Illumination*.

Ma mère avait la beauté assassine de ceux qui ont été foudroyés. Son apparition médusante faisait pâlir les grandes prêtresses du cinéma muet. La boule de feu c'était pour elle, uniquement pour elle. Elle seule, parmi des milliers de femmes sublimes, avait reçu le feu divin. La brusquerie somnambule de ses gestes, sa bonté de marbre et la précipitation angoissée de son pas me tuaient. Quand elle faisait son entrée sur la scène de notre cuisine en me clouant de son regard halluciné, fait d'un œil terrifié et d'un œil terrifiant au fond d'un masque de neige, je reculait lentement jusqu'au mur, en proie à une épouvante sacrée. Nous vivions au bord d'une invisible flaque de sang, dans la crainte permanente d'un crime qui n'arrivait jamais.

Chaque jour ma mère me nourrissait d'une main de glace tandis que, d'une main de braise, elle tenait la brochure de son prochain rôle. Pendant qu'elle déclamait son texte, je fixais le papillon royal de sa bouche fardée jusqu'au sang. Les alexandrins qui en sortaient, taillés par sa diction impeccable, fumaient d'un courroux meurtrier. Sous sa poigne tout robinet était forcé, toute verrerie brisée. Elle coupait le pain avec tant de rage qu'il lui arrivait de trancher l'assiette. Ses accouchements ayant été pour elle Septembre noir, transformèrent l'acte charnel en travaux de boucherie. Pareils aux enfants nés dans un bombardement, nous avions encore les hurlements des blessés dans l'oreille. Sanglée dans le corset de sa névrose, se fuyant génialement dans ses rôles, happée par la damnation supérieure du théâtre jusqu'à oublier ses enfants, telle était la démente admirable que le ciel m'avait donnée pour mère et qu'il me faudrait chérir toute ma vie.

Un Rimbaud se plantait devant la gardine avec la ponctualité d'un astre. La boule noire de sa tête offrait un spectacle plus rare que celui de la piste. Le désir cirait ses yeux jaunes tandis que dans son dos battait sa chevelure beurrée de barbare. Des noms de rois vandales étoilaient mon cerveau. À l'entracte je promenais mes joues de lait rouge dans les couloirs coruscants. La reine du cirque montrait une beauté à gros grains, portant sur sa crinière noire le minuscule château en strass d'une couronne. Des barrisements de cuivres dilataient les coulisses où circulaient des anges à la musculature animale. Un commis troussé de rouge frôlait le rutillement noir d'un phoque. Pleinement nue sous son manteau de fourrure, une mondaine s'offrait au dompteur dans sa

loge. Elle s'éclipsait par la sainte écurie, entre les croupes embaumées des chevaux du paradis aux queues projetées en une courbe mahométane.

Deux colonnes du Vatican forain montaient au baldaquin de l'orchestre où les pets dorés des trombones pulvérisaient les paradoxes des philosophes. Dans l'obscurité adultère de la salle une femme se levait et gagnait les coulisses. Campant au centre rougeoyant de la vie, les Rimbaud ignoraient superbement toute modernité, exhibant la ménagerie édénique du prophète Isaïe. Puisant l'orientalisme de leurs programmes dans le trésor de l'inconscient, ils mettaient la main sur le fond d'or de la vie. La reine de Saba ressuscitait les drames bibliques au fond des âmes dormantes. Le blatèment d'un chameau sauvait le monde des crimes impunis de la science. Traqué par les servants, Dieu s'était réfugié dans l'arche de Noé de la rue Amelot. Seules échapperaient au déluge du progrès ces âmes assez ingénues pour faire acclamer chaque année leur reine sur un éléphant par la ville stupéfaite.

Orpheline de parents vivants, en pension à l'âge de trois ans, ma mère joua dans un théâtre d'enfants. Le trac la propulsa dans un ciel de stuc rouge où une autre vie lui fut donnée. Clouée dans ses souliers vernis, un nœud rose dans les cheveux, la minuscule Aldébaran mourut d'angoisse. La chaleur des applaudissements la ressuscita, découvrant les perles dorées de son sourire. Elle goûta à la jouissance morbide d'être au centre du monde, maternée par mille mains. Exilée en Angleterre au remariage de sa mère, elle assista à une représentation de *Escape me never*, avec Elisabeth Bergner dans le rôle titre. Rien n'éteindrait plus la braise des fauteuils couvant dans la salle. Foudroyée par la royauté de l'actrice, elle ne vécut plus que pour mendier sur scène un amour imaginaire.

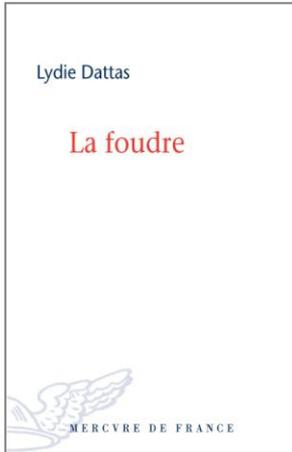
La prostituée angélique entra au théâtre comme on entre au couvent. Pour jouer Jeanne d'Arc la grande Falconetti s'était rasé le crâne, et un de ses comparses fait arracher des dents pour avoir le visage raviné du Christ. Après avoir endossé le raide costume d'une revenante, ma mère écartait le rideau prune, délivrant la houle des applaudissements. La vie près d'elle se couvrait d'une incassable couche de givre. Quand elle était heureuse des cloches de sang blanc carillonnaient dans ses veines. Seules les apparitions envoûtantes de Conrad Veidt sur un écran de cinéma fluidifiaient son sang gelé. Entre chaque représentation son âme théâtrifiée aspirait à une paix monstrueuse. Ouvrant le *Larousse illustré* elle s'abîmait dans la contemplation des *Énervés de Jumièges*, tableau dans lequel deux jeunes gens hébétés sur un radeau dérivaien dans une lumière diluvienne.

Orgueilleusement vêtu du même imperméable tombant en poussière, le vieux Rimbaud arborait un diamant gros comme le soleil. Il portait un pectoral en or massif sur quoi tombaient les fanons de son cou. Roi indifférent à sa gloire, quand on demandait le directeur il désignait son frère d'une main noire mangée par la dentelle rose du vitiligo. Chaque matin il ouvrait *France-Soir*, assis sur une chaise de fer dans la cage circulaire, entouré par ses fauves songeurs. À ses pieds sa panthère noire était à peine une jolie fille. Divinité plus ancienne que ses bêtes, cet homme si puissant qu'il n'avait jamais eu besoin de se battre était traversé de frissons métaphysiques. Comme un philosophe qui n'aurait jamais commis l'erreur de philosopher, il rayonnait de vérité.

Les Rimbaud étaient les seuls athées de leur spectacle. Méconnaissant leur foudroyante poésie, ils renvoyaient au public son émerveillement en sombres gerbes de mépris. La dompteuse blonde en dolman bleu n'était qu'un salaire de plus à payer. Ne travaillant que pour manger, ces anciens bouchers des abattoirs épousaient la pulsation aveugle de la vie. Un baptême de lionceaux ensoleillait leurs travaux de damnés. Sous une ampoule rouge de lupanar, un gitan aux cheveux corbeau touchait ses testicules pour vérifier son suspensoir. Devant le miroir vérolé de sa loge, le buste carré dans une marseillaise brodée d'or, il s'admirait sans voir quel dieu païen il était. Ces écorcheurs de bêtes étaient aussi innocents que des sauvages qui ignorent que les agences de voyages ont capturé leur image — et leur âme avec. Le bronze des voix résonnait du timbre doré de la Genèse. J'étais au seuil d'un monde qui attendait son prophète.

*Photocomposition CMB Graphic*  
*44800 Saint-Herblain*

ISBN : 978-2-7152-3173-3



# La foudre

## Lydie Dattas

Cette édition électronique du livre

*La foudre* de Lydie Dattas

a été réalisée le 17 janvier 2012

par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782715231733 - Numéro d'édition : 184086).

Code Sodis : N47806 - ISBN : 9782715231757

Numéro d'édition : 231846.